

POUR VENDRE  
DES CHOUX-FLEURS

**M**on lit a disparu depuis plus d'une heure. Sous un amas de vêtements, de magazines, une trousse de toilette débordante, des chaussettes solitaires, il doit tenter de faire bonne figure. Mais il est tellement habitué. À chaque départ, le même scénario s'écrit sans que je cherche à y changer quoi que ce soit. Je dépose tout là, sur la couette roulée en boule, entre mes nombreux oreillers. Et c'est encore pire lorsque je suis à la veille de rejoindre ma famille pour l'incontournable semaine annuelle de retrouvailles. Perchée dans mon appartement du sixième étage, bercée par le vent glacial du dehors, je trie, je choisis, je recale. Le vert ne m'ira pas au teint. Les motifs arrondiront ma taille débordante. Les slims m'empêcheront de respirer. Les jupes resteront dramatiquement inconfortables. Et pourtant, elles vont peut-être m'aider à passer un meilleur moment au milieu des cousins, tantes, oncles, amis des uns et des autres.

— Camille, si tu ne te forces pas un peu à être plus féminine, aucun mec n’acceptera de partager ta vie ! Déjà qu’avec ton caractère, tu pars avec un handicap considérable ! Ah, ah, ah, ah !

Cette année, ils devront se concentrer sur autre chose afin d’expliquer mon célibat persistant, et non moins choisi, à leur plus grand étonnement. Je glisse donc dans ma valise fatiguée quelques exemplaires de jupes coupées au-dessus du genou afin de satisfaire leur curiosité. J’accompagne le tout de quelques décolletés échancrés qui feront bondir ma pudibonde de mère, sans oublier les éternels gilets déformés par le temps qui rassureront mon père, deux paires de chaussures sans talon – faut pas exagérer – et des pantalons en lin qui, je le sais déjà, prendront le dessus dans la bataille matinale du « Qu’est-ce que je mets ? » Une pointe de satisfaction m’envahit à l’idée d’avoir terminé cette épreuve qui m’apparaît pire que de manger des insectes au milieu d’une île paradisiaque présentée comme hostile.

Maintenant, je dois redonner une apparence normale à ma couche, faire place nette dans le réfrigérateur, vider les poubelles, tourner plusieurs fois dans ces quarante-six mètres carrés pour vérifier que je n’ai rien oublié. Comme toujours, j’ai gardé une maigre place dans mon bagage afin de rapporter quelques cadeaux, histoire de ne pas arriver les mains dans les poches chez mes parents et de me rappeler au bon souvenir de mon oncle-parrain et de la voisine

de longue date-marraine. Un livre sur l'histoire politique du vingtième siècle pour mon père. Un coffret zen pour ma mère. Et de minuscules paniers garnis pour mes sauveurs religieux qui n'ont mis les pieds dans une église que pour mon baptême et ma première communion, réalisée en grande partie dans l'espoir, à l'époque, d'obtenir par leurs soins la dernière chaîne hi-fi à la mode. Au lieu de quoi ils se sont cotisés autour d'un chapelet de créateur et d'une gourmète en or jaune, deux breloques que j'ai perdues de vue depuis de nombreuses années. Ça a longtemps donné le ton de nos relations. Mes parents m'ont néanmoins entraînée à ne pas couper les ponts. Afin de conjurer le sort, pour faire « comme si » et ne pas se priver prématurément de possibles aides financières et peut-être sentimentales.

Mon portable vibre frénétiquement. Posé quelque part entre deux piles d'enveloppes administratives abandonnées, un voyant lumineux s'excite.

*Je pense à you. À demain. Dad !*

Le même texto quotidien depuis que j'ai quitté le cocon familial. Huit mois que je n'ai pas croisé le regard paternel et que je me suis contentée d'échanges virtuels mais réconfortants. Huit mois depuis un aller-retour imprévu, les lunettes sombres ayant alors masqué mes yeux noyés de chagrin par la mort de ma grand-mère. La dernière qui me restait. La mère de

papa. La figure de la région, du village, de la famille. Notre point d'ancrage, nos souvenirs, notre album photographique vivant. Je sais que mon père m'attend avec impatience. Il ne jugera pas ma venue solitaire, ni les jupes qu'il ne verra sans doute pas. On se racontera le quotidien, comme toujours. Il va encore souligner le caractère impénétrable de ma mère, artiste-peintre, assistante sociale, bénévole à ses heures perdues qu'elle ne réussit jamais à retrouver au sein du domicile conjugal. Il va encore me dire que, pourtant, il l'aime comme au premier jour, lorsqu'il l'a croisée à une exposition où il avait accompagné un ami lointain. Il va encore me serrer fort dans ses bras, à mon arrivée et lors de mon départ et me rappellera que, de Yoko Ono et de John Lennon, c'est elle qui était la plus libre. C'est sa manière à lui de me mettre en garde contre mes passions amoureuses dont il sait à quel point elles peuvent être destructrices.

Je lui réponds sans attendre.

*Me tout plein !*

Comme toujours.

18 h 47. Il ne me reste que quelques minutes avant de rejoindre le rez-de-chaussée. Je suis attendue par Madame Bonabonheur, la concierge de mon immeuble. Elle est là depuis mon emménagement, il y a cinq ans. On a grandi ensemble au sein de l'immeuble. Moi, avec mes vingt-trois années toutes

fraîches. Elle, avec son passé mystérieux. Elle m'a d'abord accueillie sans un regard, avec des termes polis et une droiture inébranlable. Et puis, à force de nous croiser, nous avons engagé les discussions de manière banale autour des boîtes aux lettres, dans le hall d'entrée qu'elle surveille silencieusement. Un jour, je me suis proposé de l'aider à arroser les plantes. Le lendemain, elle m'a invitée à boire un café lyophilisé. Elle m'a remerciée de ne pas avoir fait la moue au moment d'avaler le breuvage. On a souri. Puis on a ri aux éclats. Depuis, on s'est adoptées et je lui laisse mes clefs durant chaque absence prolongée, comme celle à venir. Mais, désormais, avant chaque départ, on s'organise un repas entre nous, dans sa petite loge, deux assiettes vieillottes posées sur une table, à côté d'une gazinière du siècle dernier, les narines au diapason et le cœur réchauffé.

En cinq ans, j'ai écouté, découvert, appris lors de tout échange, quelle qu'en soit la forme, programmé ou impromptu. J'ai goûté à des plats méconnus. Lorsque je pénètre dans l'immeuble sans mot dire, après une énième déconvenue amoureuse ou une soirée un peu trop arrosée aux lendemains amers, la cage d'escalier se remplit invariablement d'odeurs devenues rassurantes pour moi. Et peut-être aussi pour d'autres pensionnaires, mais nous ne le savons pas, ni l'une ni l'autre. Entre le premier et le cinquième étage coexistent vingt-trois appartements, autant de pensionnaires, certainement quelques poissons rouges

névrosés, un ou deux chats et une multitude de clichés dont nous nous délectons constamment, Madame Bonabonheur et moi. Par exemple, au second, il y a un hypocondriaque, une acheteuse compulsive, un mec qui passe vingt-trois heures sur vingt-quatre sur sa console de jeux – la dernière heure, il dort, mange, boit et va aux toilettes – et une petite vieille qui peste tout le temps contre l’ascenseur, en parfait état de marche et entretenu avec bienveillance par Monsieur Georges, un homme à tout faire qui passe souvent par la loge. Au quatrième habite une seule et même famille dans six logements distincts. Trois générations portant le même nom, auxquelles sont venues se greffer depuis de nombreuses décennies des pièces rapportées très similaires. Cela donne un ensemble fort peu aimable, avare de salutations et d’étrennes, mais étrangement sûr de sa position au sein de l’immeuble. Durant les réunions de copropriété, dans lesquelles je ne vais jamais en simple locataire, mais que la concierge s’empresse de me raconter, ils sont tellement nombreux que les votes ne sont que fanfaronnades, tels des personnages de vaudeville contemporain. Et les portes qui claquent, dans l’immeuble, sont bien réelles.

J’enfile une petite veste, attrape mes clefs et leur double poussiéreux et quitte mon appartement. Je descends les marches, portée par une joie non dissimulée. La cardamome et le cumin sont arrivés avant moi dans la loge et ils n’hésitent pas à me le faire savoir en se baladant dans les travées de l’immeuble. Parvenue

en bas, je ne sonne pas. Je ne frappe pas. La porte est déjà légèrement entrouverte. Ce n'est pas la propriétaire des lieux, bien trop occupée au-dessus de ses casseroles, qui m'accueille, mais son acolyte permanent. Le présentateur du journal télévisé d'une grande chaîne d'informations. Aujourd'hui, c'est un grand brun au phrasé quelque peu décousu. Un nouveau que Madame Bonabonheur a déjà renommé « le petit suppo ».

— Tu comprends, Camille, il me fait du bien très vite, celui-là ! Quand il bégaie, je ne peux pas m'empêcher de sourire et de le rassurer ! C'est pas comme le cardinal du matin. Faut vraiment qu'ils lui retirent ce qu'il a dans le derrière, à celui-là ! Même quand il annonce une bonne nouvelle, il met tout le pays en alerte rouge. Il donne l'impression d'avoir englouti tout le rayon balais du supermarché.

Elle mâche rarement ses mots et ne les fait jamais tourner au fond de sa bouche avant qu'ils ne sortent. Elle parle à tous ces journalistes, du matin jusqu'au soir et même parfois la nuit, quand elle a le cafard ou qu'elle attend que je sois rentrée d'une soirée. Elle les dispute souvent, surtout quand ils se trompent quant à la météo ou quand ils parlent de ses racines. Et là, Madame Bonabonheur entre dans une colère sourde et les inonde sans bruit de noms d'oiseaux dont elle seule a le secret. Parce que l'on ne touche pas à son passé, à Madame Bonabonheur.

Lorsque je pénètre dans le couloir-cuisine, les plaques chauffantes sont à l'image de mon lit avant

que je ne le range. Il y en a partout. Des casseroles, des couverts, une planche à découper, des épiluchures diverses, des boîtes métalliques renfermant des trésors.

— Tu te rends compte, Camille ? Le petit suppo vient d'annoncer neuf morts en Turquie. Un illuminé a encore ouvert le feu sur un groupe de touristes au nom de Dieu. Je leur ai pourtant dit la semaine dernière que ça allait mal finir. Et la semaine d'avant aussi ! Mais y en a pas un pour m'écouter depuis leur bocal !

Elle est énervée, mais elle sourit. Elle ne perd jamais sa mine joyeuse, Madame Bonabonheur, en toute circonstance. Elle tient cela de son histoire, de ses passés. Parce qu'elle est ainsi, elle a vécu plusieurs vies en une seule. Et pourtant, elle n'est pas très âgée. Une petite soixantaine admirable et sans concession.

— C'est beau, le temps qui passe, jeune fille ! C'est beau et ça fait du bien. Ça marque la peau, ça laisse des traces. Des rides, qu'ils appellent ça. Pour moi, ce ne sont que des marque-pages, pas des trucs à combler de crèmes hors de prix. Et tant que l'auteur n'a pas écrit le mot « fin », alors, on peut encore en créer des chapitres !

La vie de Madame Bonabonheur, ce sont des paragraphes emplis d'émotion, de rebondissements. C'est un doux mélange de Zola et d'Agatha Christie, sous un ciel peu étoilé mais éclairé d'une lune et d'un soleil infailibles. Les premiers souvenirs qu'elle m'a racontés remontent au milieu du vingtième siècle, sur le continent africain, dans le pays qui l'a vue naître, la Somalie. J'ai vu défiler dans ses paroles des paysages

désertiques, des animaux sauvages, un climat difficile rythmé par la sécheresse et des pluies diluviennes. Mais j'ai surtout découvert sa famille. Ses parents aimants, ses frères et sœurs protecteurs, des cousins, des cousines, des partages sans prétexte et des traditions aussi respectueuses que respectées. Enfant, Madame Bonabonheur a connu l'insouciance, une enfance pleine d'amour et de joies savourées. Je ne me suis jamais lassée face à ses narrations interminables qui ont souvent failli nous empêcher de dormir. J'ai imaginé son village, les cabanes confectionnées à partir de branchages et d'excréments d'animaux. L'anecdote a été à l'origine d'un mémorable moment d'hilarité à l'époque où Madame Bonabonheur me l'a contée. Dans ma tête d'Européenne citadine jusqu'au bout des baskets, difficile de me faire à l'idée de construire une habitation avec les trucs qu'on évite à chaque coin de trottoir ou qui pourrait porter chance à mon pied gauche.

Au fil des mois, entre le hall, l'ascenseur, les escaliers, la petite cuisine ou mon appartement, Madame Bonabonheur a revécu sa vie au travers de mes yeux, de mes oreilles et de mes questions naïves. Un soir d'hiver, autour d'un thé au nom presque poétique, genre « Fleur de lys dans la bosse de Quasimodo », elle m'a embarquée sous son bras de jeune fille qu'elle a été au début des années 1970. Dans ses mots, j'ai vécu la guerre civile, la fuite, l'abandon, les manies quotidiennes qu'on laisse au bord de la route en quête

d'une vie meilleure. Pieds nus, sans bagage, les mains calées dans celles de sa fratrie, sa peur masquée par le courage de ses parents.

— On est arrivés sur la plage en pleine nuit. Les plus petits rigolaient. Mon père leur avait tellement remonté la pendule avec son histoire d'aventure autour du monde en bateau qu'ils semblaient simplement émerveillés ! Même Jules Verne n'aurait pas osé ! Moi, j'avais froid et faim ! Et ne rien voir au loin m'a fait perdre le peu d'insouciance qui restait enfouie sous mon boubou. Mais bon, il était temps ! J'avais presque vingt ans.

S'en sont suivies trois longues journées à bord d'une embarcation instable, au creux des vagues, balayée par le vent, protégée par le monde marin.

— C'est la seule fois de ma vie que j'ai croisé un dauphin. Un vrai, comme Flipper que j'ai découvert à la télévision des années plus tard ! Tu connais Flipper ?

— Oui, Madame Bonabonheur, je le connais ! Quand même !

— Quand arrêteras-tu de me servir du Madame Bonabonheur à chaque phrase ? J'ai toujours l'impression d'avoir cent ans ! Ce n'est quand même pas à cause de ce que je te raconte ? Parce que sinon j'arrête ! Je n'ai aucun mérite, tu sais ! Mes parents voulaient juste le meilleur pour leurs enfants. Alors, ils ont pris des risques. Mais ils savaient que, sans cela, la mort était dans notre dos ! Comment pourrais-je leur en vouloir ? Ils construisaient des rêves qu'ils revivaient sans cesse, entre les combats et les assassinats qui se

multipliaient aux quatre coins du pays. Ils ne savaient certainement pas que le pire était de l'autre côté de l'océan.

Le revers de la médaille, Madame Bonabonheur l'a connu dès son arrivée en France. Accompagnée de l'ensemble de sa famille, elle s'est retrouvée au cœur de l'une des plus belles villes du monde, sur des avenues interminables, dans un brouhaha assourdissant entrecoupé de gaz d'échappement et de regards mesquins. Pourtant, elle était heureuse d'être là. Avec l'aide d'un ami déjà « importé », selon ses propres termes, tous se sont présentés aux portes de plusieurs hôtels afin de pouvoir trouver un peu de repos dans un environnement confiné, juste ensemble. Au milieu du local à poubelles, lors d'un après-midi au cours duquel je lui avais proposé mon aide, elle avait redressé son corps robuste, planté son regard fier dans le mien, tout juste empathique, et asséné des phrases cinglantes.

— Tu vois où est l'avenue Secrétan ? C'est dans le dix-neuvième, près du parc des Buttes-Chaumont. À l'époque, ce n'était qu'une simple rue bordée d'arbres gigantesques et de boutiques diverses. Quand ma famille et moi sommes arrivées là, j'ai été émerveillée par la grandeur, la clarté, les bâtiments. Dans ma tête de linotte, nous étions au bout d'un long voyage vers une nouvelle vie. Alors, nous nous sommes présentés à l'entrée d'un hôtel, avec nos maigres sacs, nos corps épuisés, nos visages sales et nos vêtements chiffonnés. Mon père s'est avancé vers un gaillard d'une soixan-

taine d'années. Il lui a demandé s'il avait des chambres disponibles pour quelques nuits, avec toutes les formules de politesse qu'un dictionnaire peut contenir. Dans le regard de mon père, la bienveillance avait pris le dessus sur le reste. Dans les yeux de l'hôtelier régnait une assurance indescriptible et il a répondu par l'affirmative sans sourciller. Puis, il s'est penché en avant et, discrètement, a ajouté une phrase qui résonne encore dans mes oreilles.

Les yeux de Madame Bonabonheur se sont mis à briller, transpirant de tristesse.

— Oui, j'ai plein de chambres, Monsieur. Mais elles ne sont que pour des Blancs ici ! Sortez de mon établissement !

Elle a souvent voulu hurler, Madame Bonabonheur. Mais elle a enfoui en elle les rejets, l'intolérance, le racisme ordinaire. Et elle a posé dessus une jolie mais lourde chape de bonne humeur.

— Alors, Mademoiselle, as-tu terminé ta valise ?

— Évidemment !

— Combien de fois l'as-tu remplie, vidée, re-remplie, re-vidée ?

— Trois ou quatre allers-retours !

— C'est tout ? Tu t'améliores, ma jolie ! Bon, installons-nous ! Le repas sera prêt dans dix minutes. Tu veux boire quelque chose ?

Comme toujours, je n'ai pas le temps de répondre. Un vin peu coûteux se déverse déjà dans un verre d'enfant. Aujourd'hui, la piquette va côtoyer les

tortues Ninjas, lesquelles avaient certainement déjà dû combattre l'odeur amère laissée par une moutarde premier prix.

— Tiens, tu m'en diras des nouvelles ! C'est Monsieur Georges qui m'a apporté cette bouteille la semaine passée.

— C'est marrant, vous le voyez de plus en plus souvent, Monsieur Georges.

— Dis donc, jeune fille, qu'entends-tu par là ?

— Rien, je ne fais que constater que le réparateur censé ne rencontrer que l'ascenseur et le tableau électrique fait de plus en plus de haltes au sein de votre loge, dans laquelle il n'y a ni ascenseur ni tableau électrique.

— Belle observation ! Mais tu oublies que j'ai une télévision, des prises électriques, un sèche-cheveux, une cafetière...

— ... et un sourire qui doit le faire fondre ! Parce que s'il vient vous voir pour vous dépanner et que, pour le rémunérer, c'est lui qui offre une bouteille, le concept commercial m'échappe.

— Qu'il continue à t'échapper, jeune demoiselle ! Parle-moi plutôt de la semaine à venir !

— Que voulez-vous que je vous dise ? Ce sera comme les années passées ! Une semaine de rencontres familiales autour de repas pantagruéliques, des blagues d'un goût douteux, des ressassements du passé, aucune projection vers l'avenir et, cerise sur le gâteau, les nouvelles lubies de ma mère !

— J'ai hâte que tu me racontes tout cela ! À ton

retour, on se fera une autre soirée. Mais profitons d'abord de celle-ci ! Je crois que nous allons pouvoir nous restaurer ! Vu le trajet qui t'attend, il va quand même falloir que tu prennes des forces. Traverser la France du nord au sud, quel périple !

Demain matin, avant de partir, je glisserai mes clefs dans la boîte aux lettres de Madame Bonabonheur. Elle veillera sur moi à sa manière, pendant que je tenterai de survivre durant sept jours, simplement soutenue par l'amour inconditionnel de mon père.

— Tu t'es renseignée sur ton chauffeur de demain ?

— Je ne peux rien vous dire de plus que ce qui apparaît sur le site de réservation.

— C'est pas fait pour me rassurer, tout cela !

— Ne vous en faites pas ! Nous serons quatre passagers. Ce serait quand même la faute à pas de chance de tomber sur autant de psychopathes au cours d'un même trajet.

— Je te l'accorde. Mais on vit dans un tel monde !

— Vous auriez un portable, j'aurais pu vous tenir informée toute la journée !

— Camille, tu sais ce que je pense de ce mode de communication !

— Il n'est jamais trop tard pour changer d'avis !

— Pourquoi il serait nécessaire de recourir à des objets cancérigènes afin d'obtenir des informations rassurantes sur les personnes auxquelles on tient ? Tu sais comment cela se passait au siècle dernier ? Ces machins n'existaient pas et les informations circu-

laient tout aussi rapidement. Mais on ne s'inquiétait pas pour les mêmes choses. On se posait moins de questions. Les femmes étaient protégées par les hommes, les pères, les frères, les voisins. Je travaillais aux aurores sur les marchés. Aucun homme n'a jamais eu un seul geste déplacé, si ce n'est parce que je n'avais pas la couleur requise pour me faire respecter. Et je ne te parle même pas de mes années de l'autre côté de l'Atlantique. Le racisme était encore plus ordinaire, mais on se serrait les coudes à hauteur de nos cœurs. Rien n'aurait pu nous arrêter !

— Madame Bonabonheur, vous étiez soutenue par Angela Davis en personne ! C'est pas rien ! C'est comme Rosa Parks ou Mandela ! Aujourd'hui, que reste-t-il de ces figures, de ces mythes, sinon des films ou des chansons ?

Le dîner à peine entamé, l'échange est déjà savoureux. Je confronte mes idéaux de gamine à l'histoire de ma concierge. Au fil de nos arguments, mon voyage s'éloigne dans mon cerveau. Je parviens à oublier durant une soirée le néant hypocrite qui me tend les bras dans le sud de la France, incarné par une famille nombreuse que je ne vois qu'une fois par an et que je ne connais qu'à travers ce qu'elle montre. Dès demain, le quotidien laissera la place à l'extravagance, des conversations intimes et alcoolisées, des rancœurs remémorées et une pointe d'amour incarnée par mon père. N'ayant ni frère ni sœur afin de me décharger d'un éventuel Œdipe tardif, je me confronte sans

cesse aux attermolements des uns et des autres. L'idée seule parvient à me nouer l'estomac. Alors, j'écoute Madame Bonabonheur me narrer ses années passées à combattre le mépris, l'apartheid, le poing levé et sa peau en étendard. Son départ aux États-Unis après avoir été rejetée par une belle-famille dans laquelle l'autre n'est pas dénigré mais n'est pas admis, en silence. Du fils prodigue, grand blond aux cheveux ondulés, son petit prince. Elle aurait voulu qu'il lui dessine un avenir fait de rejetons métis. Mais il n'a fait que gommer un bonheur naissant sous la pression de ses parents, mi-aristo, mi-coincés, totalement fermés.

— Tu te souviens, je t'ai déjà raconté que, à mon retour en France, j'ai repris la vente des légumes sur les marchés, sans plus jamais avoir peur des regards en coin ! Et j'ai toujours espéré que je le retrouverais. Mais je n'en ai jamais eu la force. J'ai toujours eu trop peur de découvrir une jolie famille alors que je traîne ma solitude de journée en année.

— Et pourquoi vous n'essayez pas à nouveau ?

— Tu rigoles ? Tu as vu l'âge que j'ai ?

— Et alors ?

— Essaie donc de nous en trouver un bien pour toi ! Moi, je n'ai plus le temps pour ces choses-là ! Et puis, je le mettrais où dans la loge, l'animal ?

C'est vrai que le meublé ne dispose pas d'un espace vital démesuré. Mais, dans la pénombre d'une nuit tombante, son plafond bas et ses recoins multiples me prennent dans leurs bras simplement. La décora-

tion est sommaire, car Madame Bonabonheur a pour habitude de ne jamais s'installer longuement, afin de ne pas trop s'attacher. Pourtant, depuis quelques semaines, un vase aux couleurs chaleureuses trône sur le guéridon du salon. Quelques rares photographies sont encadrées çà et là. Elle pose enfin ses valises emplies de souvenirs.

— Vous préférez peut-être que je mette Monsieur Georges sur le coup ? Pour le beau blond ?

— Camille, ne sois pas insolente avec moi !

— Je constate !

— Alors, on va constater ensemble. Pars donc rejoindre ton vaudeville ambulante dans le Sud ! Et, à ton retour, on va dire que, si le vase que tu aperçois près de la télévision est rempli, nous ne parlerons plus jamais du grand blond. C'est clair, jeune fille ?

J'explose de rire. Nos assiettes se sont vidées sans que nous voyions le temps passer. J'adresse à mon hôte un clin d'œil complice. Il se fait tard. Je vais bientôt rejoindre mon sixième, sans manquer de ralentir au quatrième afin d'assister aux disputes bruyantes et intergénérationnelles. Si j'avais fait des études de psychologie, je me serais installé une chaise pliante dans la cage d'escalier.

Finalement, cette semaine de vacances tombe à pic. Je vais aller respirer un autre air. Et la perspective de participer discrètement au bonheur de ma concierge me donne un nouvel élan. Je jette un œil appuyé à l'horloge posée dans un coin du minuscule vaisselier.

— Tu pars à quelle heure ?

— Je me lève dans cinq petites heures !

Madame Bonabonheur se lève précipitamment, ouvre la porte de son réfrigérateur, en sort un plat couvert d'un aluminium très froissé et, déjà, les effluves de vanille me saisissent.

— Embarque ça ! Je récupérerai tout cela dans la semaine en te déposant ton courrier.

— Ben, et vous ? Vous n'en prenez pas un peu ?

— J'en referai la semaine prochaine et on le partagera ! Et puis, j'ai le petit suppo comme remède au manque ! Il n'est pas sucré, mais c'est tout comme ! Si vraiment je meurs de faim dans la nuit, je sais où tu habites !

Je récupère mes affaires, empoigne le plat glacé et me dirige vers la sortie. Avant de quitter les lieux, Madame Bonabonheur a toujours les mêmes mots :

— Fais attention...

— ... des fois qu'un tordu ait envahi l'immeuble !

— Oui et demain aussi, jeune fille ! Enfin, reviens-moi en un seul morceau, quoi ! Et le cœur vaillant !

Elle ne m'embrasse pas. Jamais. Tout juste pose-t-elle une main ferme sur mon épaule.

Je gravis les étages à la hâte, tout en gravant cette soirée dans un coin de ma mémoire encore largement fonctionnelle. En entrant dans l'appartement, je vérifie machinalement l'heure mentionnée sur mon réveil : 1 h 30. La perspective d'une courte nuit fixe mes

paupières bien ouvertes. Je me projette. Bientôt, je vais rencontrer mon chauffeur d'un jour et d'autres passagers. J'aime bien me déplacer en voiture. Peut-être vais-je découvrir des gens merveilleux qui deviendront des amis. Pourquoi pas ? Peut-être les inviterai-je à venir partager un dessert vanillé en compagnie de Madame Bonabonheur quand nous serons rentrés. Peut-être allons-nous chanter en laissant défiler un paysage autoroutier morose. Peut-être vais-je connaître certains d'entre eux. Peut-être. Peut-être pas. Mais je sais que, au bout du voyage, mon père posera sur moi un regard unique et rassurant. Ne vous en faites pas, Madame Bonabonheur ! Un aller-retour en covoiturage pas cher, puis je serai de retour. Et on continuera à se raconter nos vies, nos emmerdes, nos envies, nos regrets. Et, qui sait, peut-être qu'un jour, je vous serrerai fort contre moi et poserai un léger baiser sur votre front marqué par la vie en vous disant juste : « Merci, Lily ! »